éclairée par la caserne du Château-d'Eau, et la place de la Bastille par la colonne de Juillet.

Les camelots, les vendeurs de programmes et d'emblèmes franco-espagnols faisaient d'excellentes affaires, et leurs cris, jetés dans la multitude joyeuse, animaient d'une note pittoresque et bien parisienne cette première soirée de fête.

UN TÉLÉGRAMME DE M. ÉTIENNE

Le ministre de l'Intérieur a adressé au ministre de l'Intérieur d'Espagne le télégramme suivant :

J'éprouve une grande joie à vous faire connaître la réception enthousiaste et triomphale de Sa Majesté le roi d'Espagne dans la capitale de la République française.

Je vous serai reconnaissant de faire agréer mes respectueux hommages à Sa Majesté la reine-mère, à qui je vous prie d'assurer que son auguste fils est en parfaite santé.

J'adresse à Votre Excellence mes sentiments les plus dévoués.

ÉTIENNE,
ministre de l'Intérieur.

—o—

Le roi a envoyé un de ses aides de camp au Sénat et à la Chambre des députés afin de déposer sa carte pour MM. Fallières et Doumer.

Cette carte est ainsi libellée :

Le Roi d'Espagne

AUX INVALIDES

Ce matin, à 9 heures, M. Loubet est allé chercher le jeune roi pour lui faire accomplir ce qu'en termes protocolaires on appelle une promenade dans Paris. Le cortège, encadré de cuirassiers, comprenait six voitures.

Dans le landau royal ont pris place, outre M. Loubet, les généraux Dubois et Debâtisse.

La promenade a commencé par la visite des Invalides.

Quelques centaines de curieux massés sur l'Esplanade acclament chaleureusement le jeune roi qui, décidément, est très populaire.

Dès que le cortège a franchi la grille d'honneur, celle-ci se referme aussitôt. M. Berteaux, ministre de la Guerre; le général Brugère, généralissime; le général Dessirier, gouverneur militaire de Paris, entourés de leurs états-majors, reçoivent les augustes visiteurs avec une cordialité respectueuse.

On traverse la cour d'honneur. Au centre du portail de l'église Saint-Louis, Napoléon semble considérer ces intrus d'un air rêveur et mélancolique. Au seuil de l'église, M. l'abbé Meuley, aumônier des Invalides, fait un grand salut qui lui est rendu aimablement par M. Loubet et très respectueusement par le jeune roi.

L'église est longue, étroite, haute, silencieuse et vide. Mais que de voix chantent dans ce silence! que de formes s'agitent dans ce désert? Le roi s'est arrêté; il contemple longuement, avec une attention profonde, les drapeaux, les fanions, qui se penchent au-dessus de la nef. Que ces soies trouées, effiloquées, mitraillées sont éloquentes!

Après avoir respecté pendant quelques minutes ce silence impressionnant, le guide, qui est un des officiers d'ordonnance du gouverneur militaire, commence ses explications. Il conte que avant 1814, 1 500 drapeaux étaient là, que tous furent des drapeaux de victoire, que, en 1814, les alliés étant aux portes, on en brûla le plus grand nombre et que l'on en dispersa les cendres afin que ces cendres demeurassent sur le sol français, que, plus tard, on rétablit dans leurs places ceux qui avaient échappé à l'incendie, et que, depuis le retour des Bourbons, on leur donna pour compagnons des étendards d'Afrique, du Maroc, de Crimée, d'Italie.

La visite fut courte et, derrière l'autel, on se trouva tout de suite sous le dôme, au bord de la crypte où Napoléon dort dans son manteau de granit rouge de Finlande, de granit vert des Vosges, entre les statues immobiles des douze Victoires qui bercent son sommeil.

Le jeune roi penche la tête, penche le corps, regarde la pierre où gît le grand mort.

Auteur de lui, Jérôme, roi de Naples, et Turenne et Vauban, sous leurs pierres tombales.

Les deux chefs d'État regagnent leurs voitures au milieu de la double haie que forment les derniers invalides, portant des fanions tricolores, et par le boulevard des Invalides se dirigent au galop des chevaux fringants et dans le cliquetis des cuirasses et des sabres, vers le Panthéon.

Rue Soufflot, les étudiants, très nombreux, font au jeune roi une chaude et bruyante ovation.

AU PANTHÉON

La décoration de l'ancienne église Sainte-Geneviève est très sobre. Des trophées de drapeaux, des mâts ornés d'écussons, et puis c'est tout.

De la première marche de l'escalier part un grand tapis qui pénètre jusqu'au fond de la nécropole. Des plantes vertes, savamment disposées, donnent de la gaieté à l'aspect un peu sévère du monument.

Le roi et M. Loubet sont reçus par M. Bienvenu-Martin, ministre de l'Instruction publique; M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, etc. M. Bienvenu-Martin présente quelques invités.

Devant le tombeau de Carnot, le jeune roi s'arrête et semble méditer profondément. Le président respecte son silence. On le conduit ensuite devant les cercueils de Lazare Carnot, du général Marceau, de La Tour d'Auvergne. Le jeune roi s'entretient avec M. Loubet de ces hommes de guerre dont il connaît parfaitement l'histoire.

En sortant du caveau, le roi s'arrête complaisamment devant les tapisseries des Gobelins et admire en connaisseur les œuvres de Puvis de Chavannes, de Bonnat, de Jean-Paul Laurens.

Et maintenant le cortège galope vers Notre-Dame où il arrive par le Pont au Change.

A NOTRE-DAME

La visite de Notre-Dame a été très impressionnante. Que dis-je la visite? C'est un pèlerin pieux qu'il a parconru la célèbre cathédrale où tant de ses glorieux ancêtres prièrent avant lui.

L'arrivée du cortège est annoncée par le bourdon sonnant à toute volée. Le portail s'ouvre, et la basilique apparaît brillamment éclairée. Cette illumination contraste étrangement avec le silence de l'immense nef entièrement vide. La décoration est très simple et très riche à la fois. Dans le sanctuaire, on a étendu un magnifique tapis d'Aubusson donné par Napoléon III, qui mesure 189 mètres carrés de superficie et n'est pas estimé moins de 300 000 francs.

D'autres tapis moins précieux couvrent entièrement le dallage de la basilique depuis le chœur jusqu'au parvis.

Au moment où l'escorte de cuirassiers arrive sur la place, S. Em. le cardinal Richard, archevêque de Paris, apparaît à l'entrée de la basilique entouré de ses vicaires généraux, du clergé et du Chapitre de la cathédrale, en habit de chœur, des membres du Conseil de fabrique et de quelques députés catholiques parmi lesquels MM. de Castelneau, président du groupe parlementaire de l'Action libérale, Piehon, Lerolle.

M. l'archiprêtre Pousset, précédé de deux enfants de la croix, reçoit Sa Majesté sur le parvis, et la conduit au cardinal qui lui offre l'eau bénite et lui souhaite la bienvenue dans une délicate et brève allocution.

Voici en quels termes le vénéré cardinal a salué le royal visiteur de Notre-Dame :

Sire,

C'est pour moi un honneur et un bonheur de pouvoir offrir aujourd'hui à Votre Majesté les hommages du clergé et des habitants de cette grande capitale de la France. A ces hommages nous joignons des prières sincères et ferventes pour la prospérité de votre règne qui commence sous d'heureux auspices.

Nous aimons à prier avec vous, Sire, dans cette antique cathédrale qui garde les souvenirs religieux et patriotiques de notre France. Vous n'y êtes pas étranger. Vos ancêtres ont prié, à Notre-Dame, notre admirable saint Louis, dont le nom est vénéré dans le monde entier. C'est ici que Louis XIII fit le vœu dont nous célébrons la mémoire chaque année pour consacrer la France à la Très Sainte Vierge. Nous la prierons aujourd'hui avec vous, Sire, pour l'Espagne et pour la France. Nous aurons un souvenir reconnaissant pour Sa Majesté la reine votre mère; tous l'admirent et la remercient d'avoir donné à l'Espagne catholique un roi digne d'elle.

Au nom de sa mère, le roi s'incline très bas avec une visible émotion.

« Je ne suis pas encore ce que je dois être, répond-il ensuite en souriant, mais avec la grâce de Dieu je le deviendrai. »

Son Eminence adresse également des souhaits de bienvenue à M. Loubet. On avait préparé des fauteuils pour les deux chefs d'État, mais ils ont écouté l'allocution debout.

Pendant ce temps, le grand orgue, tenu par M. Sergeant, joue la marche royale espagnole et le *Te Deum*.

Le cortège se met en marche dans l'ordre suivant : la croix, les cuisses, le roi entre le cardinal et le président de la République, les chanoines et le clergé mêlé à la suite et à une imposante escorte de policiers et de journalistes, car on a fait preuve à l'égard de MM. les reporters de la plus extrême complaisance.

M. Etienne, ministre de l'Intérieur, s'est retiré après les présentations, mais M. Delcassé paraît au milieu avec un vénérable chanoine; MM. Tonny, Mouquin, Bouvier se sont emparés eux aussi des membres du Chapitre que les officiers français et espagnols, sans compter les journalistes, tiraillent de leur côté.

La cordialité la plus complète règne dans cette foule disparate.

Mais nous voici devant le sanctuaire. Deux prie-Dieu et deux fauteuils ont été disposés en face du maître-autel pour les augustes visiteurs. Le prie-Dieu et le fauteuil du cardinal sont voisins, mais disposés dans le sens des stalles.

Le roi s'agenouille et M. Loubet l'imite. Il reste absorbé dans sa prière que déjà le président et même Son Eminence sont debout.

La première visite est naturellement pour les insignes reliques de la Passion que le curé de la cathédrale a fait placer, à la chapelle du chevet, dans le magnifique reliquaire où elles ne sont enfermées et exposées d'ordinaire que pendant la Semaine Sainte. D'un geste grave, le roi se penche et les baise avec une piété non déguisée. Son Eminence rappelle qu'elles ont été données par son aïeul, saint Louis.

Le cortège visite ensuite le trésor. Le cardinal fait remarquer au roi que toute l'histoire de France, depuis le XIIe siècle, est en quelque sorte représentée dans le trésor de Notre-Dame par les dons successifs de ses souverains. Le roi contemple aussi avec émotion les soutanes sanglantes des trois archevêques de Paris, NN. SS. Affre, Sibour et Darboy.

Mais la visite est terminée; elle a duré exactement vingt-cinq minutes. M. l'abbé Pousset, archiprêtre, offre à Sa Majesté, au nom du Chapitre, une photographie du buste reliquaire de saint Louis, et des gravures sur satin, enfermées dans de la soie blanche, représentant Notre-Dame.

On s'arrête encore un instant devant l'antique statue de Notre-Dame, située à gauche du maître-autel, puis le cortège se dirige vers la porte, toujours précédé de la croix.

Avant de sortir, le roi et le président s'agenouillent de nouveau, puis reçoivent l'eau bénite, remercient le cardinal et le Chapitre et remontent en landau, accompagnés par la croix, jusqu'à la voiture.

L'orgue joue le *Domine salvum fac rempublicam*; les personnages de la suite serrent les mains des chanoines. C'est fini. Le cortège disparaît vers l'Hôtel de Ville au milieu des acclamations de la foule très nombreuse.

A. JANIE.

A L'HOTEL DE VILLE

La municipalité parisienne a fait à l'hôte de la France une réception enthousiaste et grandiose.

Dès avant 10 heures, la place de l'Hôtel-de-Ville offrait un coup d'œil merveilleux.

Superbement décorée, encadrée d'arcs de triomphe aux armes et aux couleurs d'Espagne, garnie d'une foule nombreuse retenue par une double haie de gardes de Paris, elle constituait un décor charmant.

Successivement arrivant et prenant place dans le gracieux salon Louis XV, aménagé devant le porte principale du monument, le préfet de la Seine, en uniforme, le président du Conseil municipal, M. Paul Brousse, socialiste révolutionnaire, les conseillers municipaux, les attachés militaires de l'ambassade d'Espagne, M. Rouvier, venu en automobile, les ministres, les présidents du Sénat, de la Chambre des députés, M. Forichon, premier président de la Cour d'appel, etc. etc.

11 heures sonnent au beffroi. Un cri, une longue acclamation s'élèvent.

Puis, sur le pont d'Arcole, c'est un scintillement féerique. Le soleil a daigné se montrer, et sous ses chaude rayons, les casques et cuirasses des cuirassiers de l'escorte royale jettent des feux des plus vifs.

C'est le roi qui quitte la vieille cathédrale et franchit la Seine.

Il est précédé de M. Touny, directeur de la police municipale qui a dans sa voiture le directeur de la police espagnole. Dans un deuxième landau sont assis M. Etienne, ministre de l'intérieur, et M. Lépine, préfet de police.

La voiture du roi et du président de la République vient s'arrêter devant le salon Louis XV.

Les musiques jouent l'*Hymne royal*, puis la *Marseillaise*, pendant que de chaleureux vivats acclament le jeune souverain.

C'est M. Paul Brousse, ayant à ses côtés M. de Selves, préfet de la Seine, et les membres du bureau du Conseil municipal, qui vient au-devant d'Alphonse XIII. Le jeune roi salue militairement et sourit. Il serre vigoureusement la main du fougueux socialiste. Celui-ci en paraît ravi. Exilé en Espagne après le Commune, M. Paul Brousse considère un peu le monarque comme son propre roi.

Il ne le quitte pas, et délaisse M. Loubet pour le monarque. Il lui cause familièrement. Ce qui fait dire à un personnage de l'escorte : « On ne peut trouver plus sympathique courtisan. »

Que vont dire les socialistes?

Mais ce n'est pas ce qui troublé le rêve de gloire du président du Conseil municipal.

Déjà le cortège a franchi la salle des Prévôts.

Il s'est engagé dans la cour intérieure, décorée magnifiquement d'un large velum en soie blanche et jaune qui laisse pendre un lustre monumental.

Nous voici en bas des escaliers de marbre blanc. Un appel de trompette accompagne la montée.

Ce n'est qu'un prélude.

A l'arrivée dans la splendide salle des fêtes de nouvelles acclamations retentissent.

Le roi et le président de la République passent entre une double haie de gardes municipaux en culotte de peau blanche.

Derrière cette haie vivante se tient un public privilégié. Ce sont les invités particuliers de la municipalité.

Au milieu de l'immense salle, le cortège s'arrête.

Alphonse XIII et M. Loubet se placent devant deux riches fauteuils.

LES DISCOURS

C'est le moment des discours.

Le premier, M. Paul Brousse, vient saluer en ces termes le jeune souverain :

Sire,

J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le Conseil municipal de Paris et de lui offrir, en présence de M. le président de la République, avec mes souhaits de bienvenue, les vœux que nous formons pour la prospérité de l'Espagne.

Vous arrivez de ce pays merveilleux dont rêvent chez nous les jeunes gens et les artistes.

Votre visite nous est aimable.

Nous voulons y voir le gage d'un accord plus étroit entre deux peuples que tout rapproche, la parité d'une histoire grandiose, une égale réputation de bravoure chevaleresque, le commun souci de l'art, de l'idéal et de la beauté; que rien ne sépare, pas même les Pyrénées dont les progrès de l'outillage moderne sauront un jour avoir raison.

Paris donne une haute signification à votre voyage. Il veut y voir le complément de la visite de Sa Majesté le roi d'Italie, de sorte qu'il lui apparaît que maintenant l'union de la famille gréco-latine est complète.

En son nom je salue respectueusement en Votre Majesté, l'hôte du gouvernement de la République, et puisque votre programme de route nous enlèvera demain de Paris l'« entente cordiale », je salue aussi en vous le jeune et gracieux messager de la paix du monde.

Puis c'est le tour du préfet de la Seine :

Sire, dit M. de Selves, la Ville de Paris est en fête et salue joyeusement votre présence. Ses représentants à tous les degrés, organes fidèles de sa population tout entière, en souhaitant à Votre Majesté une respectueuse bienvenue, sont heureux d'offrir leurs hommages au souverain d'une nation amie, fils du monarque qui, recevant un jour l'envoyé de la France disait :

« Je n'oublierai jamais que j'ai été presque élevé en France. »

Nous formons les vœux les plus vifs pour la longue prospérité du règne de Votre Majesté et, nous savons répondre aux sentiments de son cœur, en adressant aussi nos hommages et nos vœux à la famille royale, spécialement à Sa Majesté Marie-Christine, cette noble reine, qui sut toujours associer si parfaitement le souci de l'Etat avec l'amour maternel, finissant ses laborieuses journées auprès de ses enfants « qu'elle éveillait d'un baiser et rendormait d'une caresse ».

Sire,

Permettez enfin que je dise aussi les vœux que nous adressons à la nation espagnole, grande sœur latine, dont le caractère fait de loyauté et de chevaleresque bonté est universellement connu et tout particulièrement apprécié de la France.

M. de Selves a prononcé son discours d'une voix vibrante. M. Paul Brousse, au contraire, l'a « étouffé » dans sa barbe hroussailleuse.

Si les camarades de la sociale l'avaient entendu!

Mais les camarades n'étaient pas là, et pour cause. Le président ne les avait pas invités.

LA RÉPONSE DU ROI

Avec un sourire — le jeune roi sourit toujours quand il ne salue pas — Alphonse XIII répond distinctement aux deux discours :

Je remercie le Conseil municipal, la Ville de Paris et la France tout entière du charmant accueil qui m'est fait.

Vous pouvez être assuré que l'amitié que nous avions déjà pour vous, nous la conserverons toujours, et que surtout maintenant que les Pyrénées vont être traversées par trois nouvelles lignes de chemins de fer, il n'y aura plus de Pyrénées!

Une longue acclamation salue ces paroles.

La musique joue l'Hymne espagnol. Le roi se tient immobile et écoute. Il s'incline lorsque les accents vibrants de la *Marseillaise* retentissent.

LA SIGNATURE ROYALE

Le cortège va se remettre en marche. Mais avant, M. Paul Brousse tend une plume d'or au souverain et l'invite à signer sur le registre de la Ville de Paris.

Alphonse XIII s'exécute gracieusement. La plume ira rejoindre, au musée Carnavalet, celles qui ont servi au Tsar, au roi d'Angleterre, au président Krüger, au bey de Tunis, au roi d'Italie.

Successivement, on défile à travers les somptueux salons. Des chœurs de l'Opéra alternent avec les musiques. On chante l'hymne à Alphonse XIII. Le roi est ému, il salue les chanteurs et les remercie.

LES CADEAUX

Le voici dans les salons du bord de l'eau. C'est là qu'est le cadeau offert au jeune prince par la Ville. Alphonse XIII l'examine avec satisfaction. C'est, nous l'avons dit, un magnifique surtout style Empire, en vermeil, avec jardinière, ceaux à glace et candélabres, aux armes de Paris et d'Espagne.

LE TOAST

Le roi est conduit au buffet dressé dans la salle à manger. C'est encore M. Paul Brousse qui vient lui tendre une coupe de Champagne en prononçant ce toast :

— Je bois à la santé de Sa Majesté le roi d'Espagne et à celle de la reine-mère

Alphonse XIII remercie de la tête et choque sa coupe contre celle du président du Conseil municipal, de M. Loubet et du préfet.

C'est fini.

Les chœurs entonnent encore un nouvel hymne en l'honneur du roi, pendant que le cortège redescend le splendide escalier de marbre, retraverse le salon Louis XV pour sortir du palais municipal.

Le souverain monte le premier en voiture, se tient un instant debout, salue la foule qui pousse les cris de : « Vive le roi! Viva el rey! » et s'assoie pendant que Monsieur Loubet, toujours pèterneel, vient prendre place à sa gauche.

Par l'avenue Victoria, le cortège se dirige sur les Halles.

AUX HALLES

A l'angle du boulevard Sébastopol et de la rue de la Cossonnerie, un gigantesque arc de triomphe aux attributs de l'alimentation est dressé. C'est là que le roi s'arrête.

Sans descendre de voiture il reçoit la Muse de l'alimentation, Mlle Jeanne Bouché. La jeune fille porte un costume de garde française d'un gris clair rehaussé de velours « rose éteint » et de galons d'or.

Elle lit l'adresse suivante :

Permettez-moi d'offrir à Votre Majesté, Sire, tous les souhaits des dames de la Halle. Paix, règne de bonheur, longue vie et santé. Tels sont les tendres vœux que leur grand cœur exhale.

Et après avoir remis à Alphonse XIII une magnifique gerbe de fleurs elle ajoute :

Ah! daignez accepter cette gerbe de fleurs, Sire, car dans le fond de leurs modestes cœurs s'y révèle un parfum : l'amitié de la France.

Pour toute réponse, le roi embrasse la Muse, aux applaudissements de la foule.

Cette scène n'a duré que quelques minutes; elle n'a pas été la moins pittoresque pour décor les Syndicats de l'alimentation parisienne entourés d'une garde d'honneur de 600 forts des Halles dans leur costume traditionnel.

A midi exactement, le roi rentrait au palais des Affaires étrangères d'où, après un instant de repos, il s'est rendu à l'ambassade d'Espagne pour déjeuner.

LE CORPS DIPLOMATIQUE

A 3 heures, le souverain a reçu dans les salons de l'ambassade les membres de la colonie espagnole. A 4 h. 1/2, il était de retour aux Affaires étrangères, à 4 h. 1/2, pour recevoir le corps diplomatique. Contre-ordre a été donné, et c'est à l'ambassade que le roi a reçu les représentants des puissances.

Sa Majesté n'est rentrée qu'à 6 heures au quai d'Orsay où elle a dîné dans l'intimité à 7 heures. Elle en est repartie à 8 h. 45 pour se rendre au gala de l'Opéra.

J. COUDY.

LES DÉCORATIONS

Le président de la République a fait remettre aux personnages accompagnant le roi dans son voyage à Paris les distinctions suivantes :

Sont nommés :

Grande-croix de la Légion d'honneur

MM. de Villa-Urutia, ministre des Affaires étrangères d'Espagne;

Le duc de Sotomayor, grand-maître de la cour;

Le duc de Santo-Mauro, gentilhomme de la chambre de Sa Majesté.

Grand-officier de la Légion d'honneur

Le général de Bascaran, chef par intérim de la maison militaire du roi.

Commandeurs de la Légion d'honneur

MM. Milans del Bosch, aide de camp de Sa Majesté;

Le comte del Grove, aide de camp de Sa Majesté.

Officiers de la Légion d'honneur

Le lieutenant-colonel Elorrage, aide de camp de Sa Majesté;

Le comte de Aybar, aide de camp de Sa Majesté;

M. Alabern, médecin du roi.

Le président de la République a annoncé par télégraphe, à M. de Villaverde, président du Conseil des ministres d'Espagne, qu'il lui conférait la grand-croix de la Légion d'honneur et qu'il chargerait notre ambassadeur de lui en remettre les insignes dès son retour à Madrid.

De son côté, le roi d'Espagne a conféré les décorations suivantes :

Collier de l'Ordre de Charles III

MM. Fallières, président du Sénat;

Doumer, président de la Chambre des députés;

Rouvier, président du Conseil des ministres.

Grands-croix de l'Ordre de Charles III

Tous les ministres.

Grands-croix d'Isabelle la Catholique

MM. Merlou et Bérard, sous-secrétaires d'Etat.

Grand-croix d'Alphonse XII
(Ordre littéraire)

M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat.

Le roi d'Espagne a également fait remettre des distinctions honorifiques aux membres de la mission française attachée à sa personne pendant son séjour en France.

Une réception à l'Hôtel de Ville

Dans la matinée d'hier, le président du Conseil municipal et les membres du bureau ont reçu à l'Hôtel de Ville la délégation de la municipalité de Madrid ayant à sa tête le maire, M. de Majoreda del Campo, sénateur. La délégation comprenait une soixantaine de personnes. Le président du Conseil municipal, M. Paul Brousse, a souhaité le bienvenue aux représentants de la municipalité madrilène et le maire de Madrid a remercié très sincèrement le Conseil municipal de Paris de sa cordiale réception.

LE DRAPEAU ROUGE A LA BOURSE DU TRAVAIL

Par ordre du ministère de l'Intérieur, on a enlevé ce matin un drapeau sur la Bourse du travail et accompagné d'une inscription : « Aux victimes de Montjuich, Alcala de Velle et Barcelone. »

Un drapeau tricolore a été substitué au drapeau rouge.

LA MORT DU VÉNÉRABLE

Dimanche dernier, le préfet de Maine-et-Loire, accompagné du député Bicard Bichon et de quelques autres comhistes, parmi lesquels le F∴ Canit, vénérable de la Loge *Travail et Perfection*, était allé faire de la propagande à Ecouflant.

On banqueta ferme, on mangea du curé, on fit une promenade en musique, puis on rentra à l'hôtel pour se reposer, mais ici la fête finit brusquement : le F∴ Canit s'affaisse soudain, et cinq minutes après il était mort.

LES AFFAIRES DU MAROC

On mande de Fez, le 27 mai, que le sentiment qui domine au maghzen est que le seul moyen de sortir, au moins provisoirement des difficultés actuelles, serait d'inviter les puissances à réunir une conférence appelée à sanctionner les propositions de la France.

Le Maghzen espère éluder par là les deux ordres de demandes qui l'inquiètent également, celles de l'Allemagne qui, visant à l'exploitation du pays par l'exécution des travaux publics, chemin de fer, ports, routes, etc., ont désappointé les Marocains, et celles de la France qui, inspirées seulement par un souci d'ordre et de sécurité n'en menacent pas moins les abus incompatibles avec les réformes même les plus modérées.

LA « CROIX ILLUSTRÉE »

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 4 JUIN

Misérable, roman de RICHARD MAHOUX, avec un grand dessin en couleurs de FABIEN COLOR. — Fièvre jaune, par J. GENVAIS. — Un avertissement, nouvelle adaptée de l'anglais, par O'NEVÈS, avec 6 illustrations de FABRY. — Variété : bonnes occupations. — Obsédées, par SUZYNE CADORA, avec 6 illustrations. — Feuilles d'histoires. — Conseils pratiques : Les travaux de couture des différentes sortes de points, par Mme ANNINE LE PROUX. — Jeux d'esprit, par FÉLIX JEAN. — L'héroïsme d'un enfant de chœur, page en couleurs.

ÉCHOS RELIGIEUX

Pour Jeanne d'Arc

Magnifiques fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc mardi 30 mai en l'église Saint-Michel de Limoges. Allocution de M. le chanoine Duhlanchy; panégyrique par M. l'abbé Eraud. A la réunion du soir, foule immense que l'église avait peine à contenir.

Nos amis défunts

✝ M. Alfred Rastoul, vétéran estimé de la presse catholique, est dernier lieu rédacteur à la *Vérité française*. 77 ans. — M. le chanoine Fontaine, ancien curé-doyen de Les Pieux (Manche). 77 ans. — aux Capitaux, près Châteauroux, M. Camille Deroncet, chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand, ancien magistrat, révoqué lors des décrets de 1880 contre les religieux. — M. Malherbe, à Paris.

Informations du soir

LE DESASTRE RUSSE

Les Russes ont perdu 22 navires

Tokio, 30 mai, 10 h. 30 soir. — Voici l'indication officielle des pertes russes connues jusqu'à présent :

Les 6 cuirassés suivants ont coulé : « Kniaz-Souvoroff », « Alexandre-III », « Borodino », « Osliabia », « Sissoi-Veliki » et « Navarin ».

Les cinq croiseurs suivants ont également coulé : « Admiral-Nakhimoff », Dmitri-Donskoi », « Vladimir-Monomach », « Svietlana » et « Yedtchoug ».

Le garde-côtes « Admiral-Ouchakoff » a coulé.

Les deux navires de service spécial « Kamtchatka » et « Iouritch » et trois destroyers ont également coulé. Les deux cuirassés « Orel » et « Nikolai I », les deux gardes-côtes « Général-Admiral-Apraxine » et « Admiral-Seniavine » et le destroyer « Bédovy » ont été capturés.

Les Russes ont donc perdu en tout 22 navires, dont le tonnage total s'élève à 153 411 tonnes.

Le légation du Japon nous communique les dépêches suivantes :

Tokio, 30 mai. — Le cinquième rapport reçu de l'amiral Togo le 30 mai dans l'après-midi est ainsi conçu : Après avoir accepté la reddition du reste du gros de la flotte russe près de Liancourt-Rocks, le 26 mai dans l'après-midi, comme on l'a déjà fait savoir, le gros de la flotte combinée a cessé la poursuite, et, pendant qu'il était occupé à prendre des dispositions concernant les navires qui s'étaient rendus, il trouva dans la direction du Sud-Ouest le garde-côtes *Admiral-Ouchakof*.

La poursuite

L'*Iwate* et le *Yakoumo* furent immédiatement envoyés à la poursuite de ce navire et l'invitèrent à se rendre; mais, le navire russe ayant refusé de se conformer à cette invitation, ils le coulèrent à 6 heures du soir et sauvèrent le reste de son équipage, c'est-à-dire plus de 300 hommes.

On trouva aussi le croiseur *Dmitri-Donskoi* à 5 heures du soir dans la direction du Nord-Ouest; il fut immédiatement surpris et canonné vigoureusement par notre 4e division et par la 2e flottille de destroyers.

Il fut attaqué la nuit par la deuxième flottille de destroyers, et on le trouva, le matin, échoué sur le rivage sud-est de l'île d'Urieung, près de la côte de Corée.

L'amiral Rodjestvensky et son état-major prisonniers

Notre destroyer « Sazanami » capture vers le soir du 27 mai, au sud de l'île d'Urieung, le destroyer russe « Biedovy », à bord duquel on trouve l'amiral Rodjestvensky et un autre amiral grièvement blessé, avec 30 autres Russes y compris l'état-major du vaisseau-amiral « Kniaz-Souvoroff », qui coula le 27 mai. Tous furent faits prisonniers.

Notre croiseur *Tchitosé*, qui croisait dans la direction du Nord le 28 mai au matin, trouva et coula un autre destroyer russe.

Notre croiseur *Nititaka* et notre destroyer *Mourakamo* attaquèrent aussi le 28 mai à midi un destroyer russe, qui s'échoua finalement.

D'après les différents rapports reçus jusqu'à présent et les déclarations des prisonniers, la bataille du 27-28 mai a eu les résultats suivants :

Le *Kniaz-Souvaroff*, l'*Empereur-Alexandre-III*, le *Borodino*, le *Dmitri-Donskof*, l'*Admiral-Nakhimof*, le *Vladimir-Monomach* le *Yemitchoug*, l'*Admiral-Ouchakof*, un croiseur converti et deux destroyers ont coulé; le *Nikolai-I*, l'*Orel*, l'*Admiral-Apraxine*, l'*Admiral-Seniavine* et le destroyer *Biédory* ont été capturés.

D'après les déclarations des prisonniers l'*Osliabia* a coulé, le 27 mai vers 8 heures de l'après-midi, et le *Navarin* a aussi coulé.

L'*Aimax* a été vu, le 27 mai, désemparé et sur le point de couler; mais on ne sait pas encore ce qui est advenu de lui finalement.

Les pertes japonaises

Je ne puis fournir de détails sur les avaries de nos navires, ne les ayant pas reçus. Mais autant que nous pouvons l'affirmer, aucun n'a reçu d'avaries graves, étant tous encore engagés dans des opérations de guerre.

Le nombre des morts est incertain.

Ceux de la première division se chiffrent par un peu plus de 400.

Le prince Voribito est en excellente santé. L'amiral Mieu a été légèrement blessé dans l'engagement du 27.

LA RÉHABILITATION DE M. BAIHAUT

Sous la présidence de M. Bonnet, la Chambre des mises en accusation a prononcé, à la suite d'une longue délibération, la réhabilitation de M. Baihaut.

Voici le texte du bulletin de santé de ce matin du duc d'Audiffret-Pasquier :

La nuit a été très agitée. Les forces diminuent beaucoup.

FEUILLETON DU 1er JUIN 1905 — 27 —

SANS BOUSSOLE

— Et voilà justement où la chose se complique, interrompit l'officier. J'ai porté plainte en suivant la voie hiérarchique. Avant-hier, nous avons reçu une lettre de Paris nous avisant, qu'après examen, il n'y avait pas lieu de donner suite à l'affaire.

— Ah! par exemple, ceci me paraît fort.....

— Cela devait arriver du moment qu'il y avait des juifs là-dessous.

— Ces marchands de chaussures perméables sont juifs?

— Oui. C'est la maison Sanderley et Suppenheimer de Paris.

— Sanderley! s'écria M. de Kervennec. Ce nom-là se trouvera donc toujours mêlé aux opérations louches?

— Vous le connaissez? Il m'inspirait une véritable répulsion quand je l'ai vu ici, en avril dernier. Sans la recommandation du capitaine de Kervennec, il est probablement été éconduit par tous les membres de la Commission.

— Comment! Olivier a recommandé cet individu? s'exclama Yves.

— Mais oui. Vous voyez comme nous sommes récompensés de notre complaisance.

— Je suis désolé de ce qui arrive. Mon père, croyez-le bien, ne soupçonnait pas la banvaise foi de cet homme, reprit Yves confus.

— Je n'en doute pas. Si je vous ai prié de venir, cher Monsieur, c'est pour que nous cherchions ensemble le moyen de porter remède au mal.

— Je suis à votre entière disposition, mais après la fin de non-recevoir qui vous a été opposée en haut lieu, je me demande en quoi je pourrais vous être utile. Peut-être devrais-je déposer une interpellation à la Chambre?

L'officier d'administration fit une grimace expressive.

— L'affaire pourrait peut-être s'arranger d'une autre façon, dit-il, par exemple, en remplaçant les chaussures défectueuses.

— Pour savoir si une transaction de ce genre aurait quelque chance de succès, il me faudrait connaître à fond ce Sanderley, et je l'ai vu seulement une ou deux fois, au cours d'un entretien banal de salon. Mais je puis en parler à Olivier.

— Ah! voilà ce que je voulais, reprit l'officier. Vous entrez parfaitement dans mes vues.

— Eh bien! dit Yves en se levant pour prendre congé, avant la fin de la semaine, je me serai mis d'accord avec mon frère et je vous aviserai.

M. de Kervennec s'éloigna mécontent. Il ne pouvait plus douter maintenant que Sanderley ne fût réellement le chef de la bande surprise par Pierre Lebahers dans le chemin de la Grande Maraîère. Ce qui l'affligeait et l'irritait en même temps, c'était de voir le singulier ascendant de cet homme néfaste sur Olivier, c'était aussi l'intimité excessive existant entre l'Américain et Eva.

Par une singulière bizarrerie, le pouvoir fascinateur très réel que Mme Olivier de Kervennec exerçait autour d'elle n'avait aucune prise sur Yves de Kervennec. Sa femme et sa mère lui avaient même adressé quelques observations à ce sujet.

— Comment te montres-tu si froid à l'égard d'Eva? lui dit un jour Marie de Kervennec, toi si bon, si indulgent d'habitude? Certes, ses manières peuvent nous sembler étranges, mais on doit reconnaître quand même en elle les qualités d'une femme du monde accomplie.

— Est-ce là le type idéal de l'épouse, de la mère de famille? répondait Yves.

— Non, assurément. Cependant ton frère paraît très heureux avec elle.

— A cet égard, je serais moins affirmative, dit Mme de Kervennec mère qui assistait à cette discussion des deux époux. Quand on observe Olivier attentivement, on lit dans son regard, dans toute son attitude, une sorte de découragement, de lassitude morale.

— Je suis absolument de cet avis, ma mère, Olivier souffre et une voix secrète me dit qu'Eva est son mauvais génie, reprit M. de Kervennec.

— Oh! mon ami, n'exagérons rien, reprit Mme de Kervennec, et surtout évitons, je t'en prie, de rien dire et rien faire de nature à troubler l'union de ces pauvres enfants. Hélas! nos sympathies personnelles eussent dicté un autre choix à Olivier..... Le sacrifice est accompli maintenant.

Il faut le dire, Mme Olivier de Kervennec ne se montrait guère disposée à nouer des relations trop suivies avec sa belle-mère et sa belle-sœur. Ces trois femmes n'avaient, d'ailleurs, ni les mêmes goûts ni les mêmes aspirations, ni le même genre de vie. A force de tact et de prudence, Mme de Kervennec mère, durant son dernier séjour à Paris, avait réussi à éviter les discussions irritantes, les froissements violents, mais, peu à peu, les rapports étaient devenus plus rares, et, ces dames se bornaient maintenant à échanger une ou deux visites par mois.

Il n'en allait pas ainsi pour Olivier. Il s'était fait une douce habitude, presque tous les soirs, en sortant de son bureau, de se rendre rue de Bourgogne. Il restait avec sa mère environ une demi-heure, causait des nouvelles du jour, parlait de sa fille, des enfants d'Yves, évoquant parfois certains souvenirs d'enfance. Mais presque jamais le nom d'Eva ne venait sur ses lèvres, et la mère vigilante demeurait convaincue que l'officier ne jouissait pas d'un bonheur sans mélange.

Yves et Marie étaient arrivés à Paris depuis la veille. Renouant la tradition interrompue pendant quelques semaines, le capitaine Olivier comptait chez son frère vers 5 heures du soir.

— Tu arrives bien, dit Yves en lui tendant la main. Il n'y a pas eu de séance aujourd'hui et j'en ai profité pour mettre de l'ordre dans mes papiers. Marie est sortie et ne rentrera que pour dîner. Nous allons pouvoir causer.

— Tant mieux! répondit gaîment Olivier. Chacun de nous, maintenant, est lancé dans une voie différente et également absorbante, et nous avons trop peu d'occasions de nous rencontrer.

— Tu as beaucoup de besogne au ministère?

— Oui, et même plusieurs de mes collègues profitent de ma bonne volonté pour me passer sur le dos une partie de leurs travaux.

Pendant que son frère parlait, Yves achevait de mettre dans un vide-poche, après en avoir pris connaissance, de nombreuses cartes de visite éparses sur la table.

— Tiens! dit-il tout à coup, Charles de Lagrenée, colonel en retraite, avenue de la Bourdonnais... Ton ancien colonel habite donc Paris?

— Je crois que oui. Il a pris sa retraite, il y a deux ou trois ans.

— Comme tu me dis cela. Il me semble que tu devrais entretenir avec lui des relations très suivies.

— Mais, non. Il a quitté